

BARBARISMOPHOBIE Phobie des fautes de vocabulaire

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11
DSM-5 Phobie spécifique de type maladie/blessure ou trouble anxieux
CIM-11 6B03 — Phobie spécifique, ou 6B23 — Anxiété liée à la santé*

De barbarisme : Nom masculin

Faute grossière de langage, emploi de mots forgés ou déformés.

Un barbarisme est un mot, une expression ou une prononciation non standards dans une langue, en particulier considérés comme une erreur de morphologie, tandis qu'un solécisme est une erreur de syntaxe.

Solutionner une question (pour *résoudre*) est un barbarisme.

Les barbarismes sont des fautes qui touchent au vocabulaire et qui consistent à utiliser un mot dans un sens qu'il n'a pas (recouvrir la vue pour recouvrer la vue) ou à employer des mots ou des formes qui n'existent pas dans la langue (c'est-à-dire des mots déformés ou inventés).

Qu'est-ce que le barbarisme littéraire ?

Un barbarisme est une faute qui affecte le lexique par l'emploi de mots dont la forme est altérée ou ne respecte pas la norme en usage dans la pratique d'une langue.

Barbarisme et solécisme.

Quelle est la différence entre un solécisme et un barbarisme ?

Un barbarisme est un mot, une expression ou une prononciation non standards dans une langue, en particulier considérés comme une erreur de morphologie, tandis qu'un solécisme est une erreur de syntaxe.

La différence entre le solécisme et la barbarie réside dans le fait que le solécisme implique des phrases discordantes et non concordantes, tandis que la barbarie se manifeste dans la prononciation ou l'écriture de mots isolés. C'est pourquoi beaucoup se trompent en pensant que le solécisme peut concerner une seule partie du discours, comme lorsqu'on désigne un homme et qu'on dit « elle », ou une femme...

Quel est le synonyme de barbarisme ?

Emploi fautif d'un mot.

Synonymes : impropriété, incorrection.

LA PHOBIE DES BARBARISMES

La phobie des barbarismes — cette vigilance anxieuse, parfois compulsive, à l'endroit de la faute de langue, de l'emprunt mal digéré, de la déviance syntaxique — s'inscrit directement dans la lignée des travaux menés sur la peur/phobie et sur la barbarie comme phénomène psychique et civilisationnel. Elle en constitue une variante lexicale et stylistique : le barbarisme, étymologiquement, désigne ce qui vient du *barbaros*, de l'étranger dont le langage est

inintelligible — bredouillement, non-sens. Phobie du barbarisme, donc, phobie d'une intrusion de l'Autre dans la langue propre.

Lecture jungienne (approfondie)

Le rapport à la langue correcte relève ici du Logos comme fonction psychopompe : la langue normée constitue un *temenos* symbolique, enceinte protectrice où le Moi loge sa relation au Soi via l'articulation signifiante. Le barbarisme fait effraction dans cette enceinte — il est l'Ombre linguistique, ce qui a été refoulé du corpus normatif (patois, xénismes, néologismes sauvages, solécismes) et qui fait retour sous une forme non intégrée. La phobie n'est alors pas simplement peur de l'erreur : elle est angoisse devant la possibilité que l'Ombre du langage — sa part barbare, informe, non policée par l'institution (Académie, grammaire, tradition littéraire) — ne contamine la Persona lettrée du sujet.

On peut lire le purisme littéraire (de Vaugelas à Gide, en passant par l'horreur flaubertienne du cliché et de l'à-peu-près) comme une défense contraphobique : le sujet érige la correction grammaticale en rempart identitaire, l'écriture normée devenant le lieu où s'exerce un processus d'individuation *par soustraction* — on se constitue en éliminant systématiquement ce qui, dans la langue, résiste à la forme. Le risque, du point de vue de l'individuation, est la scotomisation complète de l'Ombre : une langue exsangue, exsangue de sa part vivante précisément parce que non-normée (néologisme créateur, écart poétique, la *lalangue* dans son foisonnement). Le numineux du langage — sa capacité à faire surgir du sens inédit — loge paradoxalement dans cette même zone que le puriste phobique cherche à expulser.

Lecture freudo-lacanienne

La chasse au barbarisme relève structurellement de la névrose obsessionnelle : rituel de vérification, isolation de l'affect, formation réactionnelle contre une jouissance de la langue jugée sale ou dangereuse. Le Surmoi linguistique — instance internalisée de l'Académie, du maître d'école, du correcteur — exige une conformité sans reste. Or le barbarisme, chez Lacan, peut se lire comme irruption de *lalangue* dans le discours : ce résidu jouissif, pré-signifiant, que la grammaire normative tente vainement de forclure. Le phobique du barbarisme lutte contre ce point où le signifiant échappe au signifiant-maître, où la structure vacille. Le lapsus et le Witz (déjà traités) sont proches parents : là où le Witz assume l'irruption comme vérité surgissante, la phobie du barbarisme la traite comme souillure à expulser — deux destins opposés du même matériau linguistique excédentaire.

Lecture philosophique continentale

Heidegger : la langue comme *maison de l'être* — toute faute de langue serait alors vécue comme fissure dans la demeure ontologique, exposition à l'*Unheimlich*. Le purisme devient une modalité de la fuite devant l'angoisse (le *Verfallen* inversé : on se réfugie non dans le on-dit mais dans la norme hyper-correcte, qui est elle-même une forme de déchéance dans l'inauthentique par sur-conformité). Levinas offre un contrepoint utile en écho à la cartographie de l'hodophobie et de l'exil : le barbarisme comme trace de l'Autre dans la langue peut être lu comme visage — l'accueillir relèverait de l'éthique, l'exclure reconduirait le geste xénophobe à l'échelle du signifiant.

Lecture empirique contemporaine

La recherche en psychologie de la personnalité (notamment les travaux sur le « grammar pedantry effect ») associe la sensibilité exacerbée aux fautes de langue à des traits de faible

agréabilité et à une conscienciosité élevée, avec corrélation à des standards de perfectionnisme rigides. Cette phobie s'articule aussi au besoin de clôture cognitive (Kruglanski) : l'ambiguïté lexicale est intolérable pour un système qui recherche la certitude univoque. On note enfin une proximité fonctionnelle avec les mécanismes de vigilance anxieuse décrits dans le cadre de la méta-anxiété — peur, ici, d'être soi-même contaminé, jugé, exposé par une erreur qui échappe au contrôle.

Lentille	Mécanisme central	Objet redouté	Fonction défensive
Jungienne	Ombre linguistique, rupture du temenos	Contamination de la Persona lettrée	Individuation par soustraction (risque de scotomisation)
Freudo-lacanianne	Retour de <i>lalangue</i> , névrose obsessionnelle	Jouissance non maîtrisée du signifiant	Formation réactionnelle, forclusion
Philosophique	Fissure dans la maison de l'être	<i>Unheimlich</i> , visage de l'Autre	Fuite dans l'hyper-conformité
Empirique	Perfectionnisme, besoin de clôture cognitive	Ambiguïté, jugement social	Vigilance et correction compulsives

TROIS PROPOSITIONS DIRECTIONNELLES :

Approfondir la figure clinique de l'écrivain-correcteur (Flaubert, Gide) comme cas exemplaire où la phobie du barbarisme se sublime en style — articulation entre symptôme et œuvre.

La figure de l'écrivain-correcteur offre un terrain clinique privilégié : elle permet d'observer la phobie du barbarisme non plus comme trait de caractère mais comme *matrice productrice d'œuvre* — le symptôme s'y sublime sans se dissoudre, il devient poétique.

Flaubert : l'obsessionnalité comme ascèse

Le *gueuloir* mérite d'être pris au sérieux comme dispositif clinique avant d'être anecdote biographique : la phrase n'est validée qu'après passage par le corps, l'oreille, le souffle — épreuve oraculaire proche de ce que Jung nomme imagination active, où le matériau psychique doit s'incarner pour être authentifié. Le style, chez Flaubert, n'est pas choix esthétique surajouté mais fonction de containment : la *bêtise* qu'il pourchasse toute sa vie (le *Dictionnaire des idées reçues* en est l'inventaire clinique exhaustif) désigne précisément le matériau non individué de l'inconscient collectif — la *persona* collective figée en cliché, en *on-dit* sans sujet. Combattre le barbarisme et le lieu commun revient, dans ce cadre, à refuser l'inflation par identification au discours indifférencié de la masse — geste d'individuation par soustraction déjà repéré dans la séance précédente, ici porté à son point extrême.

Du côté freudo-lacarien, la correction infinie — les brouillons raturés, les années par roman, la fameuse quête du *mot juste* toujours différé — s'articule à la structure obsessionnelle du doute (*Zweifelsucht*, proche du Homme aux rats) : isolation de l'affect, annulation rétroactive (*Ungeschehenmachen*), jamais de certitude atteinte. Le mot juste fonctionne comme objet a de l'écriture : cause structurellement manquante, jamais capturée, seulement approchée par métonymie — ce qui explique la productivité paradoxalement faible de cet écrivain hyper-laborieux. La bêtise combattue est jouissance de l'Autre sans sujet : discours du « on »

dépourvu de tout point de capiton subjectif, exactement homologue au *das Man* heideggérien — la déchéance (*Verfallenheit*) dans l'intelligibilité moyenne que la phrase flaubertienne s'échine à racheter.

Gide : la fonction institutionnelle du Surmoi normatif

Le cas Gide déplace le dispositif : il ne s'agit plus de correction auto-infligée mais de fonction éditoriale, projection du Surmoi correcteur sur l'appareil institutionnel (la NRF). L'épisode du refus du manuscrit de *Du côté de chez Swann* constitue ici une vignette clinique exemplaire : l'incapacité de Gide à reconnaître, dans la phrase proustienne digressive et non conforme aux canons classiques qu'il incarnait, l'émergence d'un symbole authentique du Soi littéraire naissant. La rigidité de la Persona normative produit un échec de reconnaissance — *méconnaissance* au sens fort — suivie d'un aveu public retentissant («le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la NRF, et — la honte d'une bonne partie de ma vie»[reformulé]), retour du refoulé sous forme de confession quasi obsessionnelle, structure de l'aveu comme celle déjà croisée dans les typologies du mensonge (le mensonge à soi-même corrigé après coup).

Tableau comparatif

Dimension	Flaubert	Gide
Lieu du Surmoi	Intériorisé, auto-infligé	Projeté sur l'institution (NRF)
Structure clinique dominante	Névrose obsessionnelle, doute structurant	Rigidité évaluative, méconnaissance puis aveu
Type de perfectionnisme (Hewitt & Flett)	Autocentré (<i>self-oriented</i>)	Prescrit socialement / autrui-centré
Objet visé	Le mot juste comme objet à inatteignable	La norme classique comme critère de jugement
Rapport à la bêtise/barbarisme	Combat interne, ascèse stylistique	Fonction de gatekeeping, risque de cécité
Issue jungienne	Individuation par soustraction du cliché collectif	Échec puis réparation — reconnaissance a posteriori du Soi méconnu chez l'autre

Les deux figures convergent néanmoins sur un point : la phobie du barbarisme, portée à ce degré de sophistication, cesse d'être défense pure pour devenir *fonction herméneutique* — instance qui, en filtrant la langue, produit soit l'œuvre (Flaubert), soit le jugement sur l'œuvre d'autrui, avec son risque propre de méjugement (Gide).

Croiser plus systématiquement cette phobie avec le matériau déjà constitué sur l'hodophobie et l'exil : le barbarisme comme « étranger dans la langue » ouvre vers une psychanalyse de la xénophobie linguistique, prolongement naturel du travail sur Grinberg et le syndrome d'Ulysse.

Le rapprochement est en effet naturel et attendu depuis l'ouverture de ce chantier : le barbarisme, étymologiquement l'énoncé du *barbaros*, est structurellement un étranger qui a franchi la frontière de la langue propre sans visa — sa présence répète, au niveau microscopique du lexique, exactement la scène macroscopique déjà cartographiée à propos de l'exil et de la migration forcée. La phobie du barbarisme peut ainsi se lire comme une

xénophobie linguistique au sens plein, avec son propre appareillage de mécanismes de défense contre l'altérité.

Reprise du matériau hodophobique comme grille de lecture

Le travail sur Grinberg avait établi que l'exil produit un deuil impossible car sans objet perdu clairement circonscrit — deuil de la langue maternelle inclus, puisque même le locuteur qui continue à la parler la parle désormais *ailleurs*, coupée de son sol référentiel. Le syndrome d'Ulysse d'Achotegui, appliqué ici, permet de saisir la phobie du barbarisme non plus seulement comme trait caractérolgique individuel mais comme *stress d'acculturation chronique et multiple*, appliqué cette fois à la langue elle-même vécue comme territoire : le puriste hyper-vigilant défend un sol linguistique menacé de la même manière que le migrant, en sens inverse, doit faire le deuil du sien. Le puriste est un sédentaire qui traite toute frontière linguistique franchie par un mot étranger comme une intrusion à repousser — position symétrique et inverse de celle du déraciné.

Simone Weil offre ici un pivot supplémentaire précieux : le déracinement qu'elle décrit comme mal métaphysique majeur du XXe siècle touche justement, chez elle, la relation à un enracinement (*enracinement*) qui passe par la langue et la culture partagées. Le puriste, en ce sens, incarnerait une défense *anticipatoire* et compulsive contre le déracinement — il sur-enracine la langue précisément parce que la menace de déracinement (que Weil situe à l'échelle civilisationnelle) est pressentie comme réelle. Le barbarisme devient alors le signe avant-coureur, sur le corps même de la langue, d'un déracinement redouté à plus grande échelle.

Lecture jungienne

Le rapprochement conforte et prolonge la lecture déjà proposée : le barbarisme est Ombre linguistique, mais la reprise par le matériau hodophobique permet de préciser que cette Ombre est spécifiquement une Ombre *projetée sur l'étranger réel*. Le mécanisme est classique : ce qui est refusé comme part non intégrée du Soi collectif (la porosité constitutive de toute langue vivante, faite d'emprunts sédimentés — le français lui-même est un palimpseste de gallo-roman, de francique, d'arabe, d'italien, d'anglais) est disjoint du sujet parlant et localisé dans une figure extérieure, l'étranger locuteur, qui devient alors porteur du barbare que la Persona collective ne peut reconnaître comme sien. On retrouve ici très exactement la structure de projection de l'Ombre déjà mobilisée à propos de la barbarie comme phénomène civilisationnel : le barbare n'existe comme catégorie que par le refus de reconnaître sa propre part barbare — non-individuée, non intégrée — au sein du groupe qui le désigne.

Lecture freudo-lacanienne

Le travail sur l'aérophobie avait établi une distinction topologique utile entre phobie vectorielle (peur du trajet, du franchissement) et phobie de champ (peur diffuse d'un espace). Le barbarisme s'inscrit clairement du côté vectoriel : ce qui est redouté, c'est le franchissement même — le moment précis où un mot traverse la frontière d'une langue à l'autre et s'installe, sans jamais avoir obtenu la ratification pleine du grand Autre linguistique (Académie, dictionnaire, norme). Le puriste occupe alors une position de douanier du signifiant, fonction de garde-frontière du trésor des signifiants au sens lacanien — refus que le S1 étranger vienne s'insérer dans la chaîne sans passer par le point de capiton officiel. On peut également relire ici le lien déjà établi entre absence de recours symbolique et angoisse d'exil : le migrant, chez Grinberg, souffre d'une carence de tiers symbolique capable d'accueillir et de traduire son

vécu ; le puriste, en miroir, refuse au mot étranger l'accès à ce même tiers symbolique — il lui interdit précisément la traduction qui permettrait son intégration.

Lecture philosophique continentale

Levinas, déjà convoqué en fin de première séance sur ce thème, prend ici toute sa portée : le mot étranger, comme le visage de l'autrui, fait une demande d'accueil antérieure à toute justification. Le rejeter au nom de la pureté de la langue reconduit à l'échelle du signifiant le même geste que la xénophobie à l'échelle du sujet — refus de la responsabilité infinie envers l'Autre, repli de l'être-avec dans le Même. Le il y a heideggéro-levinassien, déjà mobilisé à propos de l'agoraphobie comme angoisse d'un espace sans limites signifiantes, se retrouve ici transposé : la langue infiniment poreuse, ouverte à tout emprunt possible, est vécue par le puriste comme un il y a linguistique menaçant — indifférenciation, absence de contour, dont la norme grammaticale doit le protéger.

Lecture empirique contemporaine

Les études en psychologie sociale sur le *linguistic purism* comme corrélat de l'ethnocentrisme (échelles de type RWA — right-wing authoritarianism — et SDO — social dominance orientation) confirment empiriquement cette convergence : le rejet des emprunts lexicaux est statistiquement associé aux mêmes profils attitudeaux que le rejet de l'immigration réelle, ce qui donne une assise quantitative à l'homologie structurale proposée par les trois autres lentilles.

Tableau comparatif synthétique

Dimension	Xénophobie (sujet migrant)	Phobie du barbarisme (mot étranger)
Objet projeté (Jung)	Ombre du groupe d'accueil	Ombre de la communauté linguistique
Structure Grinberg/Ulysse	Deuil impossible, stress d'acculturation chronique	Deuil anticipé et prévenu par sur-vigilance normative
Topologie (vecteur/champ)	Vectorielle — peur du franchissement de frontière	Vectorielle — peur du franchissement lexical
Fonction lacanienne	Absence de tiers symbolique accueillant	Refus d'accorder ce tiers au mot étranger
Registre lévinassien	Refus du visage, repli dans le Même	Refus de la demande d'accueil du mot-autre
Corrélat empirique	RWA / SDO élevés	Purisme linguistique corrélé aux mêmes échelles

Étendre la cartographie vers la néologophobie, son inverse structurel (peur non plus de la faute mais de l'innovation lexicale), pour cerner la polarité complète angoisse-devant-la-norme / angoisse-devant-l'invention.

Cette extension a déjà été conduite dans l'échange précédent — la néologophobie y a reçu son traitement quadripartite complet, avec tableau comparatif face à la phobie des barbarismes. Ce qui reste à faire, et que la présente demande semble en réalité viser, c'est la construction explicite de la *polarité complète* comme objet théorique à part entière, plutôt

que la simple juxtaposition des deux cas déjà traités. Je propose donc une synthèse de second degré : non plus l'analyse de chaque pôle, mais la structure qui les unit et les oppose.

La polarité comme axe unique

Les deux phobies ne sont pas deux objets distincts mais les deux versants d'une seule angoisse fondamentale : l'angoisse devant l'*écart par rapport au corpus reçu*. Ce qui varie n'est pas la nature du mécanisme de défense — dans les deux cas formation réactionnelle, vigilance obsessionnelle, refus de l'indécidable — mais uniquement la direction temporelle de l'écart redouté. On peut formaliser l'axe ainsi : à un pôle, l'écart *régressif* (le mot fautif, résidu d'un état antérieur ou étranger de la langue, non encore ou jamais élevé à la norme) ; à l'autre, l'écart *progressif* (le mot inédit, anticipation d'un état futur de la langue, pas encore ratifié par elle). Le point médian de cet axe — la norme elle-même, le corpus synchroniquement stabilisé — est le seul lieu que le sujet phobique, quel que soit le pôle qu'il occupe, puisse habiter sans angoisse.

Ceci permet une reformulation jungienne précise, plus économique que la juxtaposition précédente : les deux phobies défendent la même Persona linguistique synchronique contre les deux directions par lesquelles l'Ombre diachronique de la langue — son passé non digéré aussi bien que son avenir non encore formé — menace de faire retour. Le puriste, en ce sens, ne défend pas « la langue » de façon abstraite : il défend un instant arbitrairement figé de son histoire contre son propre mouvement, dans les deux sens à la fois.

Lacaniennement, l'axe se reformule comme rapport différentiel à *lalangue* : celle-ci déborde toujours le corpus signifiant institué, aussi bien par le bas (résidus non symbolisés, archaïsmes, dialectalismes, emprunts) que par le haut (créations non encore capitonnées). Les deux phobies sont donc deux stratégies de forclusion visant à maintenir l'illusion d'une langue synchroniquement complète, sans reste — illusion que la linguistique structurale elle-même (Saussure) avait pourtant explicitement récusée en posant l'arbitraire et la mutabilité du signe comme constitutifs.

Tableau de l'axe polaire

	Phobie des barbarismes (pôle régressif)	Néologophobie (pôle progressif)
Direction de l'écart	Vers l'archaïque/l'étranger déjà-là	Vers l'inédit pas-encore-là
Rapport au temps	Nostalgie normative	Anxiété prospective
Statut chez Jung	Ombre non intégrée du passé collectif	Symbole vivant non encore reconnu
Statut chez Lacan	Résidu de <i>lalangue</i> non capitoné	Signifiant en attente de capiton
Figure clinique associée	Flaubert, Gide (séance précédente)	Auteur-forgeur (Rabelais, Michaux — piste ouverte, non traitée)
Position sur l'axe norme/mouvement	Défense contre le mouvement rétrograde	Défense contre le mouvement prograde

Ce tableau rend visible ce que les deux séances séparées ne pouvaient que suggérer : la norme n'est pas un troisième terme neutre entre les deux phobies, elle est leur *produit commun*, le point d'équilibre instable que chaque défense tente de figer contre le mouvement naturel de la langue — mouvement qui, de Saussure à la sociolinguistique variationniste, est précisément défini comme constitutif de tout système vivant.